

Au moment où le soleil, se levant, illuminait l'orient, deux hommes, montés sur des méhara couverts d'écume, entraient à Tombouctou et mettaient pied à terre devant la maison de Blanche de Pervençhère.

L'un, un grand vieillard à barbe grise, l'autre un jeune homme d'une vingtaine d'années.

Le Kébir, étendu en travers de la porte, le long fusil arabe au canon bronzé sous la main, se leva d'un bond.

—Yacoub ! s'écria-t-il en s'approchant du jeune homme.

Puis, reconnaissant dans le vieillard le caïd Ben Diffar des Chambâs, il s'inclina devant lui.

—Va dire à la chrétienne que je suis de retour, Kébir. Au nom d'Allah ! fais qu'elle ne tarde pas à nous recevoir !

Le Kébir s'élança dans l'intérieur de la maison, et frappa dans ses mains pour annoncer sa présence.

Yamina parut.

—Va dire à ta maîtresse que deux de mes frères, porteurs de nouvelles, demandent à l'entretenir.

Yamina alla répéter à sa maîtresse les paroles du Kébir.

—Je suis prête à les recevoir, qu'ils viennent, répondit Blanche.

Les deux Arabes entrèrent.

La jeune femme reconnut Yacoub dont les yeux brillaient de joie. Les joues pâles de Blanche se rosèrent. Son cœur battit à grands coups. Ses yeux restèrent un instant fixés sur le vieillard qui accompagnait Yacoub.

Un pressentiment lui fit deviner qui il était.

—Vous êtes Ben Diffar, s'écria-t-elle.

—Je suis en effet celui que vous venez de nommer, répondit le vieillard d'une voix lente et grave.

D'une main tremblante, elle lui tendit la lettre portant le sceau d'El Hadj Ben Amar.

Ben Diffar brisa le cachet après y avoir posé ses lèvres.

Il lut attentivement les mots tracés par le père de Yacoub. Sa lecture terminée, il tourna ses regards émus vers la jeune femme qui, anxieuse, tremblante, se tenait devant lui, essayait de deviner ses pensées sur son visage, car sa destinée se jouait en ce moment solennel.

Selon ce qu'allait répondre Ben Diffar, Blanche pourrait espérer de revoir Renaud vivant, ou elle devait renoncer à tout espoir.

Des lèvres de ce vieillard sortirait l'arrêt de mort ou les paroles de vie.

Le court instant que dura la lecture de Ben Diffar parut à Blanche durer un siècle.

Une pensée douloureuse traversa son esprit ; elle se dit que le vieillard prolongeait sa lecture, hésitant à prononcer les terribles paroles qui allaient la fondroyer.

A ce moment, Ben Diffar mettait la lettre dans sa ceinture, regardait la jeune femme et, d'une voix douce :

—Vous êtes la femme de Sidi Renaud ?

—Sidi Renaud est mon seigneur, répondit Blanche en comprimant les battements de son cœur.

Puis, avec une véhémence qu'elle ne put vaincre, elle s'écria :

—Ben Diffar, père de Ben Rabbah, parlez, parlez, je vous en supplie à mains jointes ; dites-moi si Dieu veut que je revoie Renaud en vie !

—Dieu est grand et miséricordieux, madame.

—Renaud est vivant, je le verrai !

—Sidi Renaud a échappé bien des fois aux pièges de ses ennemis ; Dieu le protège. Est-il encore de ce monde ? Je l'ignore, car il y a bien longtemps que je ne l'ai vu !

—Ah ! mon Dieu ! soupira Blanche à ces dernières paroles.

—Ne vous chagrinez pas, madame ; espérez, au contraire ; si je n'ai pas vu Sidi Renaud, j'ai eu de ses nouvelles.

—Et quelles étaient ces nouvelles ?

—Sidi Renaud suivait la caravane de Ben Kadda, des Hoggar.

—Combien y a-t-il de temps ?

—Un mois environ.

—Et depuis, on ne sait ce qu'il est devenu ?

—Avec la caravane de Ben Kadda ; il a dû se diriger vers le Maroc.

—Oh ! merci, Ben Diffar, vieillard vénérable ! Tes paroles sont un baume pour mon cœur meurtri... Oh ! j'ai tant souffert !

Blanche éclata en sanglots convulsifs. Tout ce qu'elle avait enduré de souffrances depuis tant d'années revivait en son esprit.

Elle eut honte de cette faiblesse, et, séchant ses pleurs, elle pria Ben Diffar de bien vouloir demeurer quelques jours auprès d'elle.

Le vieillard accepta la proposition de la jeune femme.

—Vous me direz dans quelles circonstances vous avez connu Renaud, ce qu'il faisait, ce qu'il disait...

Soudain, un nuage passa sur son visage, ses traits se contractèrent, une crainte affreuse l'oppressa :

Renaud vivait, et depuis dix-huit ans, il ne lui donnait plus de ses nouvelles !

Quel pouvait être le motif de cette incompréhensible abstention ? Elle ne pouvait la supposer que volontaire.

Mais alors, il ne l'aimait donc plus ! Il souhaitait qu'elle ignorât son existence et voulait ne plus se souvenir de sa femme ?

Elle faillit s'évanouir de douleur à cette pensée.

Si Renaud agissait ainsi, ce ne pouvait être que pour ce motif ; il la croyait devenue indigne de lui !

Blanche imagina un complot de Gaston et de Montaiglon ; les misérables l'avaient indignement calomniée auprès de Renaud.

De quels honteux récits, de quels épouvantables mensonges pouvait-elle être victime ?

La jeune femme frissonnait de douleur, de confusion et de dégoût.

Quels crimes, quelles bassesses, quelle ignominie ces monstres étaient capables de concevoir !

Sous quel amas de turpitudes l'avaient-ils donc enseveli, pour que Renaud, qui l'adorait, fût devenu un étranger pour elle, qu'elle fût devenue pour lui un objet de haine, de mépris ?

Elle devait bientôt apprendre la vérité par Ben Diffar ; Renaud était insensé ! Renaud avait, à la suite d'indicibles tortures, perdu tout souvenir du passé.

Alors cet oubli du passé serait donc la cause du long silence de son mari, il ne la croyait pas indigne de lui ? Il recouvrerait la raison et lui rendrait son amour !

Le caïd des Chambâs lui raconta ce qu'il savait de l'existence de Renaud depuis dix-huit ans ; la trahison dont il avait été victime de la part de ses compagnons, trahison affirmée — sinon prouvée — par son fils Ben Rabbah, les soins dont celui-ci avait entouré le chef blanc après l'avoir arraché à la mort.

Ben Diffar apprit à Blanche qu'il gardait fidèlement le dépôt à lui confié par Renaud ; ce dépôt, après largesses faites à des indigènes ruinés par les sauterelles ou d'autres fléaux, s'élevait encore à une somme de cent cinquante mille francs.

Ben Diffar offrait à la jeune femme de vérifier les comptes qu'il lui mettrait sous les yeux lorsqu'ils seraient à El Golea.

—Vénérable vieillard, répondait la jeune femme, votre parole suffit ; je ne jetterai pas les yeux sur ces comptes ; vos lèvres ont horreur du mensonge, votre parole est celle d'un serviteur du Dieu unique.

—Que Dieu nous dirige dans sa voie !

—Caïd Ben Diffar, puis-je espérer voir bientôt votre fils ?

—Il a quitté Tombouctou il y a quinze jours.

—Pensez-vous qu'il revienne bientôt.

—S'il plaît à Dieu, Ben Rabbah sera ici après-demain.

—Oh ! Ben Diffar, persuadez à Ben Rabbah, votre fils, de m'accompagner au Maroc !

—Ben Rabbah vous accompagnera, il découvrira la retraite de Sidi Renaud, du grand chef blanc, de l'envoyé de Dieu qui a secouru, nourri mes frères, qui les a soignés et guéris de leurs maladies. Ben Rabbah vous accompagnera, il vous réunira à Sidi Renaud si c'est la volonté de Dieu.

—Oh ! merci, vénérable vieillard.

Blanche ne pouvait se lasser d'entendre Ben Diffar lui parler de Renaud, lui répéter les moindres détails de ce dont, par lui-même, il avait été témoin, mais encore des légendes qu'il avait entendu raconter au sujet des guérisons merveilleuses opérées par le saint marabout.

Yacoub apprit à Blanche que la personne de Renaud était respectée dans tout le Sahara, chez tous les nomades : que c'est en montrant aux Touareg un papier à lui remis par son frère et faisant connaître qu'il s'agissait de sauver le *Chéri de Dieu* que ceux-ci avaient aussitôt escorté la caravane jusque dans Tombouctou.

On attendait Ben Rabbah dans la soirée ou le lendemain au point du jour. Le Kébir était sûr de ses hommes ; ils suivraient la chrétienne où elle voudrait.

La nuit ne tarderait pas à venir. Une brise s'élevait qui rafraîchissait un peu l'air embrasé par les feux du soleil.

A l'appel de leurs prêtres, les Arabes s'assemblaient pour la prière du soir. Ben Diffar et Yacoub allaient quitter Blanche, lorsque la négresse, qui s'était enfuie en emportant le trésor de sa maîtresse, entra et se jeta en larmes aux pieds de celle-ci.

Que signifiait ce retour inattendu ?

Tous regardaient la femme noire dont les yeux blancs roulaient dans leurs orbites, dont les dents claquaient d'effroi.

Qu'avait-elle à apprendre à Blanche ?

Celle-ci la questionnait vainement. Fathma se déchirait le visage avec ses ongles et ne répondait pas.

Ben Diffar la prit par les poignets, l'obligea à s'accroupir sur une natte, et l'œil flamboyant, d'une voix sévère, il lui dit :

—Parle et prends bien garde de ne dire que la vérité ; si tu mens, j'appellerai la malédiction de Dieu sur toi, des chiens dévoreront tes entrailles !

—Je dirai la vérité, répondit Fathma d'une voix coupée de sanglots. Oui, maîtresse, la vérité sortira de ma bouche.